

La littérature pour adolescents ne doit-elle avoir comme seul souci que la qualité littéraire de ses textes et ne plus faire cas de l'âge de ses lecteurs ?

N'y aurait-il plus de jeunesse que celle d'une écriture "moderne" ? Deux questions qui émergent, avec d'autres, de cet article dont on peut retrouver l'intégralité sur notre blog.

Par Madeline Roth, librairie L'Eau Vive.



## L'âge de mon lecteur ? Je m'en fous

Rarement la rédaction d'un article pour Citrouille m'aura autant épuisée. L'idée de départ était simplement de revenir un peu plus longuement sur quelques collections de livres pour adolescents. En mai 2007 paraissait sur le blog de Citrouille un article qui présentait quelques-unes de ces nouvelles collections : Babel J et D'une seule voix (Actes Sud), Exprim'(Sarbacane), doAdo Noir et doAdo Monde (Le Rouergue), PhotoRoman et Nouvelles (Thierry Magnier). Un an plus tard, un article du Monde des Livres du vendredi 30 novembre («Un âge vraiment pas tendre - mal-être, suicide, maladie, viol... - Pourquoi les livres destinés aux adolescents sont-ils si noirs ?») est passé par là, et a énervé un certain nombre d'auteurs, d'éditeurs, de lecteurs, de monsieur tout le monde, et de libraires. Beaucoup de choses ont été échangées à ce moment-là, sur lesquelles je ne reviendrai pas. J'avais juste envie (au départ, donc !), un an après l'arrivée de ces nouvelles collections, de dire à nouveau l'importance de certains textes, et surtout, de donner la parole à quatre voix d'auteurs que j'aime, quatre voix qui me touchent : celles de Sébastien Joanniez [lire ses propos page 13], Jean-Paul Nozière, Catherine Leblanc et Fabrice Vigne. [...]

Dans le droit de réponse [à l'article du Monde] qu'ont signé conjointement Jeanne Benameur, Claire David, François Martin et Thierry Magnier, il y a ces mots : « Il n'y a pas d'âge pour la littérature. Une bonne fois ». « Toute souffrance se réfléchit dans la littérature qui permet de prendre le recul nécessaire pour l'envisager, voire la dévisager. Les émotions les plus intenses, nous pouvons les éprouver sans craindre qu'elles ne broient notre

réalité si, et seulement si, elles ont été travaillées par la création ». Je résume très vite : il y a des textes "jeunesse" qui m'ont bousculée, adolescente, et que je compte sur les doigts d'une main (et demi). Certains livres de Jean-Paul Nozière en font partie. C'est le premier auteur auquel j'ai pensé lorsque j'ai voulu rédiger cet article. Pour lui, « Ce qui est propre à la littérature jeunesse, c'est de vouloir, en permanence, la définir. Elle doit être comme ci, comme ça, c'est ça qui plaît, ça qui ne plaît pas. C'est trop noir, ou demain trop rose : c'est assez désespérant d'entendre ça. La seule bonne question, c'est : est-ce que c'est un bon livre, c'est tout. La seule question valable c'est celle-là. C'est une démarche atroce que de dire : les ados doivent lire ça. On est face à des propos ridicules. Plus j'écris et moins je suis sûr de moi. On va peut-être de plus en plus vers des produits stéréotypés, alors les livres qui expriment une vraie voix, oui, ça dérange. Au début j'ai entendu que mes livres étaient trop ambitieux, avec un



Fabrice Vigne

vocabulaire et des constructions compliqués, mais c'est un manque de confiance terrible envers les adolescents que de dire qu'ils ne peuvent pas lire ça. » [...]

La collection Exprim' ne fait pas référence à la loi de 1949, et au dos de Je reviens de mourir, l'extrait, ainsi que le résumé qu'en présente l'éditeur, sont très explicites. N'importe quel lecteur qui ouvre une page au hasard n'a d'autre choix que d'encaisser cette violence et cette pornographie. J'ai contacté Tibo Bérard, le directeur de la collection Exprim'. Je lui ai demandé si, plus que le thème et la violence du texte d'Antoine Dole, ce n'était pas la fin en elle-même, le suicide de cette jeune femme, qui provoquait les réactions. Selon Tibo Bérard, « Antoine Dole est très surpris que l'on juge son livre sur la vision de la société qu'il transporte, et non sur ses qualités littéraires. Un "roman d'apprentissage", ça n'apprend pas à vivre. La littérature, ça n'apprend pas quelque chose, sinon à lire. La littérature, c'est une leçon de braquage. Alors oui, certains éditeurs jeunesse invitent – à tort selon moi – les auteurs à plaquer une fin positive. Mais c'est un vieux débat ! Tu te souviens de Tueurs nés, le film d'Oliver Stone ? La question de l'âge, ce n'est pas la vraie question. Comme si les ados étaient des lecteurs pas finis, susceptibles de se laisser remodeler. Ce débat, il enferme à cause du "pour". Un livre qui serait circonscrit à un public, une moitié de public ? » [...]

Selon Tibo Bérard encore, « Aux Etats-Unis, la vision du livre n'est pas du tout la même. Cette fameuse tranche "young adults", elle est liée à une modernité. En France, le mot "ado" renvoie à la vision d'une pédagogie. » Hélène Ramdani, l'éditrice du Navire en Pleine Ville, emploie l'expression de "romans passerelles". Tibo Bérard doute : « Des romans

qui permettraient d'aller à d'autres ? Je préfère l'idée de roman hybride. On ne peut pas formater un roman "pour ado". Ce qui est quand même un peu vexant, pour un libraire jeunesse qui a dans sa librairie un rayon (même tout petit !) adulte, c'est de penser qu'on a choisi à sa place, pour les adolescents, des textes parus en littérature générale. J'ai découvert l'écriture de Catherine Leblanc avec la parution en Babel J d'un texte précédemment publié dans la collection Brune, pour adultes donc, aux éditions du Rouergue. Ce texte là m'a amenée au suivant, Rester vivante,



Jean-Paul Nozière

publié, pour la première fois celui-ci, par Actes Sud junior. Lorsque j'ai contacté Catherine Leblanc pour recueillir sa parole sur ce débat-là, la question qui me hantait était alors : quel est le critère qui préside à la décision de publier en Babel J des textes écrits, a priori, pour les adultes ?

Voilà ce que m'a dit alors Catherine Leblanc :

« Le texte initial de Rester vivante

était plus long, avec plus de personnages. Lorsque je l'ai proposé à des éditeurs jeunesse, il a été refusé, arguant que le roman était trop sombre et relevait de la littérature générale. Je l'ai alors adressé en littérature générale, où il a été refusé aussi, parce qu'il relevait de la littérature jeunesse... C'est Sylvie Gracia, qui avait publié Le problème avec les maths dans la collection Brune, aux éditions du Rouergue, qui a proposé à François Martin, d'Actes Sud, de reprendre ce texte dans la collection Babel J. Il me semble que Rester vivante et Le problème avec les maths

ne sont pas spécifiques d'une littérature ado, ils pourraient exister en littérature générale, c'est seulement l'âge du personnage principal qui a renvoyé ces textes dans des collections jeunesse. J'en suis très contente car cela a été l'occasion pour moi de découvrir l'univers de la littérature jeunesse, très vivant et inventif, dans lequel je n'aurai jamais pensé m'inscrire au début. Lorsque que François Martin a réédité Le problème avec les maths, il m'a demandé si j'avais d'autres choses. C'est alors que j'ai ressorti Rester vivante, qu'il a aimé et publié quasiment en même temps. J'étais contente que ce livre soit finalement édité. Le regard sur les textes change peut-être puisque ce qui est refusé à des moments ne l'est plus à d'autres. La dimension sombre d'angoisse et l'abord assez direct de la sexualité ne sont peut-être plus si problématiques aujourd'hui.

Le regard sur les ados est en constante évolution, la définition de ce qu'ils sont et de ce qui peut être lu par eux change toujours, et bien sur, les ados seront toujours en avance ou en décalage avec ce que les adultes veulent leur prescrire. S'adapter à eux ne peut être le critère qui fait écrire, il s'agit seulement de trouver une forme qui transmette sa vision du monde, libre à eux de la découvrir ou non. »

Je navigue entre les paroles des auteurs. [...] Je dis à Catherine Leblanc que dans La Revue des Livres pour Enfants, Jean-Paul Nozière a écrit il y a quelques années que les critiques des livres jeunesse se penchaient très souvent sur le sujet mais très rarement sur l'écriture ou la construction. Elle me répond : « Moi, c'est quand même ce qui m'a touchée, en tant que lectrice : comment la langue invente quelque chose. Ce qui m'a touchée, c'est la découverte de la langue, les textes de Colette par exemple. Je découvrais qu'on pouvait exprimer tout un monde, dire des choses très subtiles, presque indicibles. J'ai découvert quelque chose de moi que je ne connaissais pas, qui était pourtant là, comme en attente. Comme on rencontre un jour quelque chose qui est en germe en soi. C'est une sacrée manière, réductrice, d'appauvrir le livre que de penser qu'un enfant doit forcément s'identifier à un personnage de son âge ou de son sexe, par exemple. Pourquoi ne pourrait-il pas partager certains sentiments d'un plus petit, d'un adulte ou d'une personne âgée ? C'est la qualité littéraire d'un texte qui permet de mettre à distance, d'approcher pour soi et de rejoindre ce que ça va toucher chez les autres. »

Troisième voix d'auteur interrogée : celle de Fabrice Vigne. L'auteur, entre autres livres, des *Giètes*, l'un des trois premiers titres de la collection Photo Roman, dirigée par Jeanne Benameur et Francis Jolly (avec des photographies d'Anne Rehbindler). Cette collection est née de la rencontre « entre une femme qui écrit et un photographe ». L'idée d'associer le texte et la photo, c'est une idée très belle et je la défends. Les *giètes* est un texte qui m'accompagnera longtemps. Fabrice Vigne est l'un des quelques auteurs dont j'ai lu les réactions lors de la publication de l'article du Monde. Quand je l'ai contacté, il a répondu avec le même agacement que Sébastien Joanniez. « Ces questions finissent par me fatiguer. Les ados, selon leur maturité individuelle, sont capables de tout lire. Donc tout ce qui les nourrit à un âge donné est "de la littérature pour ados". Vian ou Rimbaud, c'est de la littérature pour ados caractérisée ».

*“ Tu te souviens de Tueurs nés, le film d'Oliver Stone ? La question de l'âge, ce n'est pas la vraie question. Comme si les ados étaient des lecteurs pas finis, susceptibles de se laisser remodeler. Ce débat, il enferme à cause du "pour". Un livre qui serait circonscrit à un public, une moitié de public ? ”*

*Tibo Bérard, directeur de la collection Exprim', éditions Sarbacane.*

Et si je lui demande pour qui a été écrit son texte, c'est « pour ma grand-tante, qui est morte le mois dernier à l'âge de 96 ans ». « Ma façon de respecter le lecteur est de ne pas me fabriquer une image de lui lorsque j'écris. Quel âge a-t-il ? Je m'en fous, de même que je me fous de son sexe, de son passé, de ses préoccupations du moment, de son repas de midi, de son métier, de ses références culturelles, de ses préférences sexuelles. J'écris à la cantonade : attrape qui peut. »

Interrogé par Anne-Laure Cognet à l'occasion de la remise du prix Rhône-Alpes jeunesse 2008, Fabrice Vigne dit encore ceci : « [...] Le classement d'un livre "jeunesse" ou non concerne la vie du livre une fois qu'il est écrit (logiques de collections, réseaux de diffusion et de réception, prix littéraires) mais, en ce qui me concerne, absolument pas l'inspiration esthétique. » Et lorsque Martine Hamon, une étudiante en master Littérature jeunesse demande à Fabrice Vigne s'il pense qu'existe « une écriture spécifique pour les adolescents ? », celui-ci répond : « Voilà une question compliquée. Si elle existe, elle ne m'intéresse pas, a priori. Si elle existe, elle prend place dans ce que l'on appelle les "romans miroir", paralittérature fonctionnelle qui remue comme une marionnette au bout d'un fil un adonarrateur, dans lequel le lecteur va se projeter à fin de catharsis, pour résoudre des problèmes de son âge (l'éveil sexuel, la drogue, l'émancipation, la dépression, etc., et tous les

choix qui feront de nous tel adulte ou tel autre). Ceci, qui fait du livre un simple outil calibré en usine d'accompagnement de la puberté, n'a pas grand-chose à voir avec la littérature. La littérature, jeunesse ou non, n'est jamais autre chose qu'une question de style, de vision du monde. »

Pour Fabrice Vigne encore, « Par qui sont récupérées et exploitées les revendications "adolescentes" ? A qui profite le crime ? Qui a intérêt à ce que la jeunesse se revendique, s'affirme, s'étiquette, se souligne ? Les marchands de "culture jeune", assurément. Skyrock est un bon exemple de ce commerce. Sans doute aussi, mais dans une beaucoup moindre mesure puisque les intérêts financiers ne sont pas les mêmes, les collections de livres pour ados ». Lorsque L'Ampoule a publié le premier livre de Fabrice Vigne, T.S, l'éditeur et l'auteur se sont demandé ensemble à qui il fallait l'adresser. Aux ados ? Aux adultes ? Fabrice Vigne n'avait pas d'avis tranché. C'est Christian Dubuis-Santini, l'éditeur, qui a donné l'argument décisif : « Il faut que ce livre puisse toucher tout le monde, ados et adultes. Donc, nous en ferons un livre pour adultes. Parce que les ados ont parfois la curiosité de lire des livres pour les adultes, alors que l'inverse n'est pas vrai. » Parole d'éditeur. Pour Tibo Bérard : « dans littérature jeunesse, j'ai envie d'entendre littérature moderne. Avec des éditeurs comme Naïve, Le Navire en Pleine Ville, Au Diable Vauvert, on se rend compte

qu'il y a de vrais cousinages, de vraies ressemblances. On est sur le même lectorat (15-25 ans), avec des textes hérités des comics, du rap. C'est pas "pour les jeunes", c'est jeune. Les auteurs publiés n'écrivent pas "pour" les ados, ils aiment la dynamique de cette collection, sans avoir envie d'être réduits à ça, au "rayon" ados. Il y a dans la littérature jeunesse un dynamisme incroyable, un réseau très actif, et c'est passionnant. Je suis le premier à reconnaître que c'est dans le secteur jeunesse que les choses les plus intéressantes se publient. C'est là où les choses se passent, c'est maintenant. Les formes d'innovation, elles sont là. [...] Je crois que l'on peut classer des textes selon leur modernité et pas selon l'âge du lecteur. Jusqu'à tel âge, il faudrait "délivrer un message" ? La hiérarchie dans les âges, cette répartition verticale, il faudrait la casser et classer les textes selon leur degré d'innovation, de modernité. » [...]

Tibo Bérard m'a dit aussi quelque chose d'important. Le genre d'évidence qu'on oublie : « Je crois surtout qu'un livre, s'il n'est pas pour quelqu'un, il le repose, il ne va pas courir le risque de s'emmerder. » Moi, et tant pis si certains ne sont pas d'accord, ou tant mieux, je ne crois pas au danger d'un livre "qui ne serait pas pour adolescents". Je crois aux dangers des silences. Et juger qu'un livre n'est pas pour quelqu'un, c'est une décision personnelle et subjective. Qui appartient à celui qui la porte. Qui ne peut surtout pas se généraliser à une collection, un auteur, un éditeur. Jean-Paul Nozière encore : « Tout le monde a des idées sur ce que doit être un livre pour ado. Mais moi,

après trente ans passés en bibliothèque, après des heures de discussion avec des ados, je suis incapable de dire un ado aime ça, peut lire ça, n'aime pas ça, doit lire ça. C'est une façon de les entourer de murs, et on fait ça uniquement pour les livres. On a une définition des livres pour ados, qui fait oublier qu'un livre c'est raconter une histoire qui nous porte. La littérature n'est pas là pour balayer des attentes. »

[...] Les voix qui donnent à lire ce monde, elles sont multiples et elles cohabitent. Elles vivent ensemble. Dans nos librairies, on se doit, il me semble, de les proposer. De les porter si on le souhaite. On ne peut pas faire le procès d'une littérature "trop noire". Ce serait faire le procès du monde. C'est oublier qu'entre le monde et les livres, il y a eu acte de création. Il n'y a pas, d'un côté, des textes écrits "pour" les adolescents et qui seraient les seuls dignes d'être lus par eux, et de l'autre, des textes qui n'auraient pas été écrits "pour" eux et qui se soucieraient plus de la langue, de la littérature. S'il y a, en revanche, deux contraires dont je suis sûre, c'est : les bons et les mauvais livres. Point. Je me garde le droit de conseiller les bons, évidemment.

Madeline Roth,  
librairie L'Eau Vive



Intégralité de cet article sur le blog de Citrouille.

**MACADAM**

**MILAN**

PAR L'AUTEUR DE L'AFFAIRE JENNIFER JONES

**INNOCENTS**  
ANNE CASSIDY

**RISQUE ZERO**

MACADAM MILAN

## Enfin des livres qui savent parler aux ados !

**POUR 2 TITRES DE LA COLLECTION ACHETÉS : 1 SAC MACADAM OFFERT EN LIBRAIRIE !**

**8,50 €**

**MILAN**

[www.editionsmilan.com](http://www.editionsmilan.com)

Couvertures Bruno Douin